

Véronique Bordes

Les effets d'une politique municipale sur les déplacements des jeunes. Une approche socio-ethnographique

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Véronique Bordes, « Les effets d'une politique municipale sur les déplacements des jeunes. Une approche socio-ethnographique », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°4 | Automne 2007, mis en ligne le 28 mars 2008, consulté le 27 août 2015. URL : <http://sejed.revues.org/1953>

Éditeur : École nationale de protection judiciaire de la jeunesse
<http://sejed.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://sejed.revues.org/1953>

Document généré automatiquement le 27 août 2015.

© Tous droits réservés

Véronique Bordes

Les effets d'une politique municipale sur les déplacements des jeunes. Une approche socio-ethnographique

- 1 Quand on parle de jeunes dans la ville, on constate qu'il existe des espaces prévus et organisés pour la jeunesse, le plus souvent par des adultes, et des espaces qui n'étaient pas pensés, au départ, pour la jeunesse, mais qu'elle se réapproprie au gré de ses besoins.
- 2 Depuis les années 1980 et le développement de la politique de la ville, la politique en direction de la jeunesse a pris, en France, deux dimensions principales : l'une européenne et l'autre locale. Sur le plan européen, des programmes sont financés en faveur de l'éducation, de la formation et du développement de la citoyenneté, favorisant les échanges d'un pays à l'autre et permettant l'élaboration et la mise en œuvre d'actions en direction de la jeunesse. Le niveau national, géré par le ministère chargé de la Jeunesse, prend celle-ci en compte par le biais de problématiques spécifiques comme le sport, les loisirs, l'emploi ou la formation¹, développant une politique de dispositifs. Si l'argent alloué reste conséquent, il englobe la jeunesse dans des actions plus larges réunissant des thématiques comme l'insertion, la lutte contre la pauvreté ou les politiques familiales, l'acquisition de l'autonomie restant la préoccupation la plus fortement associée à cette population. Les départements et les régions pourraient également être des lieux de formulation de la politique en direction de la jeunesse mais, le plus souvent, elles ne traitent cette question que par l'intermédiaire de dispositifs permettant un accès à la culture et au sport, ou de la gestion de locaux. Pourtant, une politique de la jeunesse ne peut se réduire à des dispositifs, et doit être pensée de façon transversale, impliquant l'ensemble des acteurs de la société. La jeunesse ne peut plus être envisagée comme un temps qui permet une transition d'un monde, l'enfance, vers un autre, celui des adultes, dans la mesure où la société française traverse une crise économique qui ne garantit plus une place aux jeunes. Cette jeunesse si multiple et si différente, mais pourtant si souvent présentée comme unique, menaçante, plutôt issue de parents étrangers, doit aujourd'hui agir pour trouver sa place.
- 3 La politique de la ville naît dans les années 1970 du constat de l'émergence d'un problème urbain. Elle utilise rapidement la notion de « prévention contre la violence active » pour construire sa réponse à une nouvelle forme de mobilisation² des jeunes qui s'illustrent dans des rodéos urbains. Tout au long de son développement, on assiste à une triple approche : urbaine, sociale et sécuritaire. Les derniers événements de l'automne 2005 montrent l'échec des politiques publiques en direction de la jeunesse des quartiers de relégation. Et même si, au niveau local, certaines municipalités ont développé des politiques en direction de la jeunesse, le plus souvent celles-ci sont portées par la recherche d'une certaine paix sociale. Ainsi, a-t-on pu observer, juste après l'automne 2005, l'apparition d'instances visant à permettre aux jeunes de s'exprimer sur leurs besoins. Ce sursaut citoyen permet de mettre en lumière les manques d'une politique de la jeunesse. Il interroge aussi sur la nécessité, pour les jeunes, de se manifester violemment pour être entendus. Différentes recherches antérieures ont déjà montré comment la situation de conflit qui éclate entre jeunes et adultes peut aboutir à une prise de conscience que l'échange quotidien ne permet pas. C'est souvent sur ce mode que des espaces sont ouverts ou réaménagés pour répondre aux besoins réels des jeunes. On est là face à une réponse dictée par la nécessité de paix sociale. Les décrets de création d'espaces de prise en charge de la jeunesse, comme des services de la jeunesse ou des points d'accueil pour les jeunes sont éclairants à cet égard : ils sont pris en référence à des représentations de la jeunesse considérée comme menace.
- 4 Pourtant, les modes de fonctionnement qui trouvent appui dans le conflit et la négociation sont plus complexes qu'il n'y paraît. L'observation d'un service municipal de la jeunesse permet d'aller plus loin dans la compréhension des décisions politiques, de l'évolution des missions institutionnelles et de leurs effets dans la ville.

- 5 L'« observation ethnographique » présentée ici a été réalisée dans le cadre d'une recherche en sciences de l'éducation³. Celle-ci visait à vérifier deux « constats » trop souvent énoncés comme une réalité, à savoir : d'une part, l'institution locale propose des activités à la jeunesse afin de l'encadrer ; d'autre part, les jeunes ont des comportements clientélistes et passifs, ou adoptent une position menaçante, qui pousse ladite institution à leur donner ce qu'ils veulent. Les processus de mise en place d'une politique locale en direction de la jeunesse ont été étudiés à partir des interactions qui naissent d'une pratique juvénile – le rap – et de la fréquentation par les jeunes de l'institution qui a en charge la jeunesse. L'étude des processus qui se construisent dans le cadre de situations concrètes a permis de mettre en évidence ces interactions.
- 6 En sciences de l'éducation, l'observation ethnographique pratiquée et théorisée par l'École de Chicago commence à être utilisée, notamment dans les travaux qui s'intéressent aux établissements scolaires et, de façon plus générale, à la socialisation de l'enfant et du jeune, au travers de différents processus qui appartiennent à une véritable culture scolaire⁴. Au-delà de l'école, les sciences de l'éducation développent des recherches à partir de cette méthode d'observation, s'intéressant aux liens entre l'école et son environnement⁵ ou aux espaces publics occupés par les populations jeunes⁶. Ce travail s'inscrit dans la thématique de la socialisation urbaine des jeunes⁷. Les observations qui l'ont accompagné permettent de donner une définition de la jeunesse et de la socialisation en milieu urbain, qui présente les objets, les usages et les processus caractéristiques de cette socialisation. Les jeunes, en s'appropriant la ville, développent des usages et des pratiques que les institutions locales jugent plus ou moins adaptés. C'est le positionnement socio-ethnographique qui fait apparaître cette interaction (voir, en annexe, la « construction d'un positionnement méthodologique »). Des travaux universitaires antérieurs m'avaient permis de déterminer un terrain et de développer un positionnement socio-ethnographique dynamique construisant une posture de « chercheur témoin » et « chercheur coacteur ».
- 7 Finalement, l'ensemble de la recherche s'est développé grâce à un travail de terrain permettant l'approche d'une population donnée dans un espace défini. Ce travail, effectué en sciences de l'éducation, s'appuie sur la sociologie pour l'étude d'un groupe humain situé dans un ensemble social de plus grande dimension. Elle s'appuie sur le principe énoncé par Jean-Claude Passeron⁸ : le terrain est à la fois un mode de production de données et une configuration spécifique et méthodologique. Celui qui est étudié ici révèle une posture de recherche qui s'enracine dans les notions de proximité et de distance. Il englobe donc un territoire (la ville de Saint-Denis, le service jeunesse, la maison des jeunes), une population (le personnel du service jeunesse, les jeunes pratiquant le rap), une politique (celle développée par les élus de la ville) et des relations (entre les jeunes et les représentants de l'institution).

Observer le service jeunesse

- 8 L'observation du service jeunesse, durant deux ans de présence quotidienne, a permis de mettre en avant un certain nombre de résultats⁹ montrant la richesse des interactions qui se produisent entre les jeunes et l'institution locale pour co-construire, au plus près des besoins locaux, une politique jeunesse.
- 9 L'observation de l'occupation des espaces par les jeunes et de leurs déplacements dans la ville a été privilégiée car tous deux sont liés au fonctionnement du service jeunesse.

Des changements d'organisation

- 10 Si on considère la jeunesse de la population de Saint-Denis (29 % se situe entre 0 et 19 ans¹⁰) et sa couleur politique (PCF depuis de nombreuses années), on peut supposer que la jeunesse est une préoccupation prioritaire pour cette commune. En observant l'affichage de la politique de la ville, on constate en effet une volonté de prendre en compte les problématiques liées à la jeunesse, que la municipalité confie à un service spécifique doté de moyens humains et financiers. Comment s'organise un tel service pour accompagner sa jeunesse ?
- 11 Durant de nombreuses années, l'ensemble du personnel du service jeunesse a été installé au sein de la maison des jeunes. Le service avait donc une place géographique à part, au regard de l'ensemble du personnel de la municipalité. Au fil du temps, la maison des jeunes

est devenue un haut lieu de revendications pour les jeunes, cristallisant une violence en progression constante. En 1997, l'arrivée d'un nouveau directeur marque un tournant dans l'histoire du service. En témoigne le discours de son personnel où il est question – de manière récurrente – d'un « avant » et d'un « après » 1997.

12 En 1995, le service jeunesse est organisé autour d'un directeur et de son adjoint. Il comprend le Bureau information jeunesse (BIJ, deux personnes), un service des pratiques artistiques (deux personnes), un service de prévention (six personnes), un service animation (sept personnes) et un service administratif (cinq personnes), auxquels il faut ajouter un gardien et deux agents d'entretien qui apparaissent à leurs côtés dans l'organigramme.

13 En 1997, un nouveau directeur est nommé à la tête du service jeunesse. Il remanie l'organigramme, provoquant des bouleversements dans le fonctionnement. Tout d'abord, le service prévention n'est plus rattaché au service. Il devient indépendant, sous la forme d'une association de prévention spécialisée, désormais implantée au sein des quartiers. Ce changement de locaux, mais aussi d'équipe, va influencer les relations avec le service jeunesse. Malgré le maintien d'une « ancienne » de l'équipe de prévention dans le service jeunesse, chacun travaille de son côté. Par ailleurs, le nouveau directeur développe, sur la base de l'ancien organigramme : le service administratif (cinq personnes), le service « pratiques artistiques et culturelles » (10 personnes), le service animation (21 personnes), et crée le service « vie sociale et citoyenneté » dans lequel est inclus le BIJ (4 personnes). Chaque service comporte un chef de service. Le personnel est recruté dans les services de la ville ou dans d'autres municipalités. Ces changements créent des remous au sein du personnel. Une forme de résistance s'installe, d'abord latente, puis exprimée clairement par un certain nombre d'« anciens ». Plusieurs choisissent de partir, d'autres sont mis en situation de devoir le faire, mais décident de rester. Enfin, le directeur et le service administratif intègrent les locaux du centre administratif de la mairie tandis que les autres services restent dans la maison des jeunes.

14 Le principal changement dans la structuration du service jeunesse est le découpage de la ville en quartier, calqué sur celui des « démarches quartiers », et l'organisation de l'animation autour d'antennes d'accueil des 11-17 ans. Ces antennes sont aménagées durant la recherche, s'installant au départ dans des locaux vides négociés, le plus souvent, avec des organismes HLM. Cette implantation se fait dans des appartements de rez-de-chaussée ou dans des locaux vides, ce qui pose très vite des problèmes de voisinage. Au début de la recherche, les services avaient un peu évolué en nombre de personnes et certains postes étaient vacants, ce qui m'a permis d'assister à l'embauche et à l'arrivée de nouveaux personnels.

Des changements dans les déplacements

15 La réorganisation du service a un impact direct sur les espaces réservés à la jeunesse. D'une part, le directeur et le service administratif ont désormais leurs bureaux dans le bâtiment administratif de la mairie, d'autre part, le reste du personnel reste dans un premier temps regroupé dans la maison des jeunes située dans un autre quartier de la ville, avant que les animateurs soient renvoyés dans les antennes, au même titre que les jeunes renvoyés dans leurs quartiers. La recherche a permis d'observer plusieurs conséquences de cette nouvelle répartition des personnels.

16 Les espaces dans lesquels on rencontre le service jeunesse et son action sont clairement situés, définis et développés par l'institution. Pourtant, l'observation du fonctionnement du service jeunesse dans la durée, permet de remarquer que le personnel – et donc le service lui-même – occupe un autre espace : la rue. Celle-ci mène de la mairie à la maison des jeunes, les cafés étant des lieux utilisés différemment en fonction des besoins. Ces espaces urbains permettent des rencontres spontanées qui favorisent une socialisation informelle. Ils sont tellement associés au service jeunesse que même les jeunes les utilisent pour pouvoir rencontrer les professionnels¹¹.

17 Qu'on la descende, c'est-à-dire qu'on se rende de la mairie à la maison des jeunes, ou qu'on la remonte, la rue est un espace occupé par le service jeunesse. Lorsqu'on sort des bâtiments administratifs de la mairie, on emprunte un passage piétonnier entre la mairie administrative et la « vieille » mairie. On débouche sur une esplanade, donnant sur la place Victor Hugo. À

gauche, la basilique, à droite, la place du marché, en face, la place de l'ancien Hôtel-Dieu et la rue de la Boulangerie.

- 18 Le premier bar situé à l'angle est le moins fréquenté par le personnel du service jeunesse, c'est aussi celui que choisissent certains directeurs de quartiers pour rencontrer les responsables d'associations, ou pour mettre au point des actions militantes qui dépassent leur travail au sein du service. Un peu plus bas, sur la droite, le directeur du quartier centre-ville a installé son bureau où il assure des permanences pour l'accueil des 18-25 ans. C'est le seul qui possède, alors, un bureau en-dehors de l'antenne de son quartier. Cet espace n'est pas très visible, contrairement à l'antenne. Plus bas encore La table ronde, un bar restaurant, qui reste le lieu de rencontre des professionnels du service. Ils se retrouvent là après le repas et en fin de journée. Ils sont en général installés derrière la vitrine, pouvant être vus tout en surveillant la rue et son passage. C'est là que certains directeurs de quartiers entraînent la responsable de la recherche pour qu'elle rencontre de façon « inopinée » le directeur du service quand celui-ci a des questions à poser. C'est aussi là qu'il est possible de retrouver, aujourd'hui encore, les animateurs pour obtenir une information. C'est en quelque sorte l'annexe du service jeunesse où directeur, chef de service et animateurs se retrouvent autour d'un café. C'est là que se décident les choses, bien plus qu'en réunions, c'est là que les informations officielles et officieuses circulent. C'est aussi là que se font et se défont les parcours professionnels.
- 19 En poursuivant son chemin, on trouve à gauche la mission locale Objectif emploi (qui, depuis, a déménagé), à droite le local des « sans papiers ». On débouche ensuite dans la rue Gabriel Péri qui nous mène vers la place de la Résistance, où on trouve la maison des jeunes sur la droite.
- 20 Juste avant la place, on passe devant le restaurant grec, à gauche, où sont commandés les repas lors des concerts de la ligne 13, mais aussi où les jeunes et les professionnels se servent en sandwiches « grecs » ; juste après, devant le marchand de journaux chez qui le BIJ achète les journaux, et un bar-tabac. Là, les fumeurs se fournissent en cigarettes et les animateurs se retrouvent dans la salle du fond quand ils veulent être entre eux, les chefs de service et le directeur du service jeunesse n'y venant jamais. Tout autour de la place, plusieurs restaurants de différentes nationalités accueillent les professionnels du service qui veulent varier leurs menus tout en évitant de manger à la cantine de la mairie.
- 21 La rue est donc un lieu de déplacement, mais aussi un accès à des espaces de « stationnement » stratégiquement choisis par les protagonistes. Tout au long de la journée, les professionnels vont s'y croiser, s'éviter ou se rencontrer, selon l'intérêt de chacun. En dehors de ces usages, la rue permet aussi d'être vu, donc d'être considéré comme présent dans la ville – et sur son lieu de travail – même si le quartier où l'on travaille se trouve du côté opposé de la ville. En fait, les professionnels ont toujours une bonne raison de venir « en mairie¹² ». Le fait d'avoir installé le service administratif dans les locaux de la mairie a provoqué une circulation du personnel en centre ville. Cela a aussi entraîné une circulation des jeunes à la recherche de leur responsable de quartier.
- 22 Les espaces du service jeunesse sont donc multiples, situés à des endroits différents dans la ville. Cette déconcentration du personnel a entraîné une circulation de la jeunesse et un usage des espaces particuliers. Si l'institution concentre la jeunesse dans des espaces, elle ne maîtrise pas l'usage qui en est fait. Le seul impératif semble être la paix sociale et l'affichage d'une réponse municipale à un problème de génération. Chaque espace crée des catégories dans lesquelles vont s'inscrire des jeunes et des professionnels en charge de la jeunesse. Ce qui s'y passe alors échappe à toute organisation pensée et voulue par l'institution, se construisant dans l'interaction qui naît de ce fait entre les jeunes, les professionnels et les lieux. On peut observer que certaines personnalités influencent différemment les activités et la vie de ces espaces. De même, certains espaces et certains objets permettent de mieux comprendre la vie au sein d'un espace institutionnel particulier, le service jeunesse.

Politique jeunesse et organisation des espaces : du prévu à l'imprévu

- 23 L'organisation du service en charge de mettre en œuvre la politique locale en direction de la jeunesse oriente ainsi les déplacements des jeunes dans la ville. Si la maison des jeunes a

toujours été un lieu centralisateur des personnels et des jeunes, le fait de créer de nouveaux lieux d'accueil dans les quartiers et de délocaliser une partie du personnel entraîne des déplacements et des usages différents de la ville. Les « plus » jeunes (11-17 ans) sont renvoyés dans les antennes de quartier, tandis que les « moins » jeunes (18-25 ans) doivent circuler dans certains espaces de la ville où se trouvent les directeurs de quartier responsables de leur tranche d'âge. Ce repérage du parcours des professionnels entraîne des stationnements non prévus dans des lieux de passage. La rue devient un point de rencontre stratégique pour les jeunes et les professionnels. Qu'en est-il, alors, de cette occupation des espaces pas toujours pensée ? Garçons et filles appréhendent-ils la ville de la même façon et s'inscrivent-ils de la même manière au sein des politiques jeunesse ?

24 Lorsque, dans les années 1980, la politique de la Ville impulsée par l'État oriente une partie de ses actions en direction de la jeunesse, les municipalités ont le souci de « cadrer » leur jeunesse, mais de quelle jeunesse s'agit-il ?

25 Les différents événements survenus ces dernières années dans les banlieues ont permis aux médias de mettre en scène des jeunes plutôt issus de quartiers populaires, et majoritairement de sexe masculin. Les politiques locales de la jeunesse se sont, alors, tout naturellement adressées aux jeunes garçons. Ceux-ci se sont inscrits massivement dans des dispositifs et ont largement profité d'activités proposées par les municipalités.

26 À Saint-Denis, le service jeunesse touche des jeunes des deux genres. Pourtant, lorsqu'on passe du temps dans ce service, on constate une présence majoritaire de garçons. Il faut prendre le temps d'observer et de s'interroger autour de la présence des filles pour comprendre ce qui se joue.

Du côté des garçons

27 Dans les antennes jeunesse, les garçons occupent majoritairement les lieux. Ils viennent, s'installent et, finalement, respectent bien la volonté de la politique du service jeunesse de renvoyer les plus jeunes dans leur quartier. Les plus âgés, qui, généralement, ne sont pas les bienvenus dans les antennes, n'hésitent pas à arpenter les rues entre la mairie et la maison des jeunes pour rencontrer le directeur du quartier qui peut leur venir en aide. Ils stationnent aussi régulièrement dans la maison des jeunes. Lorsqu'il fait beau, ils s'installent sur les marches de l'entrée, guettant leur directeur de quartier, lorsqu'il fait moins beau, ils sont à l'intérieur. Ils occupent alors soit les escaliers qui mènent au premier étage et leur permettent d'être assis non loin de la machine à café, soit le BIJ qui reste le lieu le plus accueillant pour eux, sa responsable étant une figure historique de la ville. Elle les connaît, sait où ils habitent, à quelle famille ils appartiennent, et trouve toujours une solution à leurs problèmes.

28 Lorsque les « moins » jeunes ne stationnent pas dans la maison des jeunes, ils se dispersent sur le parcours des professionnels. Face au bar préféré de ces derniers, il y a une petite place entourée d'un muret qui leur permet de s'asseoir pour attendre. Derrière la mairie, il y a un autre lieu de stationnement : un petit parc par lequel passent les professionnels pour aller à la cantine. Et puis, il y a l'esplanade devant le bâtiment administratif de la mairie, qui a l'avantage d'être piétonnière et commerçante. Les jeunes s'y installent, soit assis sur les marches ou adossés à un petit muret, soit debout, discutant souvent de façon bruyante. La seule chose qui les fasse bouger est l'arrivée assez fréquente de camions de CRS qui ont pour habitude de stationner sur l'esplanade.

29 Bien sûr, tous les jeunes de la ville ne s'installent pas dans ces espaces. Certains restent au pied des immeubles de leur quartier, sachant que les directeurs viennent soit à l'antenne jeunesse, soit simplement dans le quartier à la rencontre de la population.

30 En fait, l'organisation de la politique de la jeunesse dans la ville a permis aux jeunes de repérer les mouvements des professionnels et de venir vers eux, de façon opportune. Ce qu'on peut observer de spécifique chez les garçons reste leur déplacement en groupe, souvent bruyant, n'hésitant pas à investir l'espace public. Ils sont visibles, ce qui entraîne des craintes chez les habitants de la ville.

31 Paradoxalement, si la politique en direction de la jeunesse est sous-tendue par une demande implicite de paix sociale et d'encadrement de la jeunesse, sa mise en oeuvre et son organisation dans la ville peut avoir des effets contraires. En décidant de lieux repérés et en nommant des

professionnels en charge de la jeunesse dotés des moyens adaptés, la municipalité pouvait penser que la jeunesse allait être encadrée, connue, repérée, ce qui permettrait un échange, une écoute et un travail collectif. Pourtant, l'espace dans la ville étant occupé différemment par les professionnels du service jeunesse, l'espace des jeunes a changé lui aussi : il est devenu mouvant et, de ce fait, moins sécurisant pour la population. Pourtant, en observant ces espaces et leur occupation, on comprend l'usage stratégique qui en est fait par les jeunes et on est amené à constater que cet usage n'est pas dangereux, et que les jeunes ont la capacité de comprendre et de s'adapter aux fonctionnements institutionnels, bien au-delà de ce que les adultes imaginent lorsqu'ils organisent le changement.

Du côté des filles

- 32 Les filles ne sont pas les cibles prioritairement affichées par les politiques de la commune en direction de la jeunesse même si, après quelque temps de fonctionnement, les personnels des espaces dédiés à la jeunesse s'interrogent sur leur absence.
- 33 Elles ne s'inscrivent pas dans la ville de la même façon que les garçons. Elles sont, en général, plus discrètes, et surtout perçues par la population comme moins dangereuses, voire innocentes. Lorsqu'elles ont besoin d'une aide ou d'un renseignement, elles n'utilisent pas la rue comme lieu de rencontre avec les professionnels, mais se rendent dans des espaces institutionnels repérés.
- 34 Lors de l'enquête, les filles n'ont été vues que dans des activités très « féminines » comme la danse. Leur usage des espaces du service jeunesse est ponctuel et poursuit un but défini : elles ne s'installent pas physiquement dans les lieux. Elles viennent, posent une question, proposent des actions ou font une demande précise, puis disparaissent dans la ville. Elles stationnent rarement dans la rue, même si elles y sont présentes : elles sont toujours en mouvement.
- 35 Il faut constater que les filles que l'on croise dans la ville, surtout lorsqu'elles sont issues de milieu populaire vivant dans des grands ensembles, font en sorte d'être invisibles, car elles sont toujours surveillées par l'œil d'un frère, d'un voisin ou d'un ami de la famille. La rumeur court vite et les filles tentent de s'en protéger. Elles sont donc plus mobiles que les garçons, non pas pour se déplacer dans leur ville, mais bien pour aller se perdre dans une ville plus grande où personne ne les connaît.
- 36 Lorsque les filles interviennent au sein de dispositifs municipaux, elles n'ont pas besoin d'être systématiquement accompagnées par une bande de copines. Si elles viennent, c'est qu'elles ont une motivation et un désir de s'investir.
- 37 Dans le service jeunesse de la ville de Saint-Denis, lors de mes observations, il n'y avait qu'une animatrice. Le reste de l'équipe était masculin. Les quelques femmes présentes à la maison des jeunes étaient plutôt perçues comme des mamans. Ce manque de présence féminine sur le terrain n'encourage pas les jeunes filles à s'inscrire dans ces lieux tenus et envahis par des garçons. Aujourd'hui, l'équipe s'est féminisée, non sans mal, posant la question des représentations autour d'un métier traditionnellement masculin parce qu'implicitement destiné à s'occuper de jeunes garçons capables de brûler des voitures.
- 38 La présence des filles dans l'espace public se joue donc différemment de celle des garçons. Aujourd'hui, les politiques de la jeunesse tentent de prendre en compte les filles. Pourtant, même si elles subissent les mêmes réorganisations de l'espace, leur usage de la ville et de ses services n'en est pas véritablement modifié.
- 39 Lorsqu'on parle avec ces jeunes filles vivant en banlieue, celles-ci expliquent qu'elles réfléchissent souvent à la meilleure façon de se fondre dans le paysage pour se faire oublier et pouvoir vivre comme elles le souhaitent. Elles réfléchissent donc à leur tenue vestimentaire qui est la première image qu'elles renvoient. Elles développent des stratégies différenciées en fonction des lieux où elles sont et n'hésitent pas à emporter de quoi se changer loin de leur lieu d'habitation. Certaines racontent pourtant comment, avec l'aide de travailleurs sociaux qui ont entamé un travail auprès des jeunes sur les représentations et sur la liberté de chacun de s'habiller et de vivre comme il l'entend, elles finissent par oser montrer un peu plus de leur personnalité.

- 40 Ceci pourrait expliquer que, dans nos observations, les filles apparaissent moins dépendantes des réorganisations politiques de l'espace et s'inscrivent différemment dans la ville, réfléchissant toujours aux conséquences de leur présence sur leur marge d'autonomie.
- 41 Cette gestion réfléchie des déplacements et de l'occupation des espaces par les jeunes garçons et filles est un des exemples qui permet d'illustrer l'idée du jeu de mise en scène stratégique qui se développe entre l'institution locale et les jeunes, et permet à ces derniers de prendre place dans la cité.

Prendre place dans la cité : jeunes et politiques jeunesse

- 42 « Prendre place » est, pour la jeunesse, une nécessité sociale. Pourtant, dans son cheminement, celle-ci doit souvent passer par des jeux de cache-cache avec l'institution locale qui prend elle-même part à cette mise en scène.
- 43 La visibilité ou l'invisibilité sociale ne sont pas des concepts nouveaux. Yves Barel¹³ attribue l'invisibilité sociale au « fait qu'une partie de la "réalité" sociale se laisse mal apercevoir, décrire, analyser, interpréter, alors que par ailleurs s'impose l'impression qu'il est impossible de tenir cette partie pour négligeable ». Pourtant, si l'invisible social existe, il ne peut être considéré à la manière d'un objet. Si on se représente, en effet, un fait social comme un événement, il reste important de considérer que celui-ci sera accompagné d'un « non-événement », c'est-à-dire son opposé, qui souvent reste invisible car non réalisé et donc non établi.
- 44 En fait, nombre de faits sociaux ne deviennent visibles, souvent après coup, que parce qu'ils sont à l'origine d'un événement qui va créer un changement. Ainsi, lorsque l'on observe une société dans laquelle se nouent des interactions entre deux parties, ici l'institution locale et la jeunesse, un grand nombre d'événements et de non-événements apparaissent, laissant le chercheur perplexe sur la façon de traiter ou de ne pas traiter ces faits. Il semble donc important de garder à l'esprit l'idée que, derrière tout fait visible et observable, il existe un non-événement invisible qui peut aider le chercheur à analyser et comprendre ses objets de recherche. Reste alors à comprendre ce qui rend les faits visibles ou invisibles, l'un permettant souvent à l'autre d'exister, et vice-versa.
- 45 Qu'en est-il de l'institution locale, ou plus exactement de la municipalité représentée auprès des jeunes par son service jeunesse ? *A priori*, un service jeunesse doit permettre d'accompagner les jeunes dans leur parcours culturel, social ou de loisirs. Il a aussi un devoir de réussite auprès des jeunes, dans les domaines fixés par les orientations politiques de la ville. Son travail doit donc être manifeste, évaluable et visible pour l'ensemble de l'institution et de la population. C'est peut-être pour cela que les actions de l'institution auprès des jeunes se trouvent exposées à ce point.
- 46 L'animation est une profession à laquelle les institutions locales confient, le plus souvent, leur jeunesse. Si une partie des actions d'animation¹⁴ consiste à permettre à des jeunes d'accéder à des loisirs sportifs ou culturels, ou à des séjours de vacances, les animateurs ont aussi un travail de terrain quotidien à mettre en place. Ce travail a pour objet d'approcher le public visé, de le connaître et de se faire reconnaître. Pourtant, ce travail est difficilement visible pour le reste de la population. Un animateur assis au milieu d'un groupe de jeunes au pied des immeubles reste suspect pour les « non-initiés ». Ce travail quotidien, fait de petits riens qui vont instaurer une relation de confiance et faciliter l'ajustement de l'offre aux besoins des jeunes n'a rien de spectaculaire et demeure, le plus souvent, ignoré de tous car trop ténu pour être vu. Ce cheminement invisible est pourtant à la base d'un échange avec la jeunesse, qui va permettre à cette dernière d'être écoutée et accompagnée dans ses projets. Pourtant, si l'institution accepte ce travail invisible c'est, le plus souvent, pour que la jeunesse reste invisible, la paix sociale étant un enjeu politique important pour la plupart des municipalités. Ceci explique certainement le défaut de citoyenneté explicite et déclarée dans cette volonté de paix sociale.
- 47 La jeunesse est un enjeu politique. Ne pas avoir de voitures qui brûlent ou d'incivilités commises dans sa ville est important pour une municipalité. Il faut montrer à la population non seulement que l'institution « maîtrise » sa jeunesse, mais encore qu'elle l'encadre, dans des

lieux qui doivent donc être visibles de tous. C'est cette visibilité qui permet la reconnaissance de la réussite de la politique en direction de la jeunesse dans la ville.

48 On peut donc observer une mise en scène de la jeunesse, plus ou moins explicite, orchestrant une visibilité cadrée et organisée. Cette mise en scène se traduit différemment selon les communes et les choix politiques. Certaines municipalités créent simplement un espace institutionnel destiné à la jeunesse, sous la forme d'un service dont la mission est l'encadrement et la pacification des quartiers. Les moyens consistent souvent en un système de propositions d'activités sans lien avec un projet pédagogique. D'autres municipalités misent sur la problématique de la citoyenneté en créant des espaces qui se veulent des lieux d'expression pour la jeunesse. Là, les jeunes sont plus ou moins pris en charge et accompagnés dans leur démarche de citoyenneté. Le risque pour l'adulte est alors de voir les jeunes se mettre à participer réellement et à utiliser cette mise en scène orchestrée comme une scène publique, comme nous avons pu l'observer dans d'autres communes de Seine-Saint-Denis¹⁵. On assiste dans ce cas à une gestion de la « prise de place » de la jeunesse comme spectacle civique. On passe d'une nécessité de pacification à un désir d'apaisement. D'autres villes encore choisissent d'exposer leur jeunesse au sens strict du terme. C'est, dans certains cas, ce que j'ai observé dans la ville de Saint-Denis. Cette mise en scène de la jeunesse est une pratique qui reste courante au sein des mairies. La peur du dérapage ou du conflit entraîne la municipalité à formuler une demande claire à son service jeunesse : « Trouvez nous de bons jeunes, et faites ce que vous pouvez avec les autres pour qu'on ne les voie pas. » Pourtant, loin de se laisser abuser, les jeunes ont conscience de cette mise en scène et ont appris à la réutiliser à leur avantage. Ils saisissent bien, en général, tout l'intérêt d'une telle situation. Ils font donc des apparitions bruyantes sur la scène publique dès qu'ils estiment devoir obtenir un service que l'institution leur refuse, et développent des systèmes de revendications que l'institution perçoit trop souvent comme une attaque menaçant la paix sociale. Certaines institutions refusent d'entendre ces revendications, ce qui engendre chez les jeunes un sentiment d'abandon qui peut induire un passage à l'acte plus ou moins violent.

49 D'autres institutions considèrent les jeunes comme une menace, car le conflit fait peur. Elles transforment l'échange en une sorte de don perpétuel, développant un double sentiment d'insatisfaction : les jeunes se sentent considérés comme de purs consommateurs ; l'institution a l'impression de devoir toujours donner pour obtenir en contrepartie une certaine tranquillité publique.

50 D'autres institutions enfin proposent un certain nombre d'espaces aux jeunes qui, par le conflit, font évoluer les choses sans que l'institution prenne vraiment conscience de son action et de l'évolution de son positionnement. Ensemble, ils construisent une politique pour la jeunesse, pensant souvent chacun en être les auteurs, alors que ce sont leurs interactions qui les conduisent dans cette nouvelle construction.

51 En discutant avec les animateurs de Saint-Denis, j'ai pu constater que certains ont bien conscience de cette construction partenariale mais n'arrivent pas à provoquer la prise de conscience de l'institution. Celle-ci perçoit l'animateur comme un « encadrant » appliquant les orientations politiques de la ville alors que, bien souvent, il est le passeur entre l'institution et la jeunesse, acteur indispensable dans les échanges et donc dans la construction de la politique de la jeunesse.

52 Il reste à préciser le positionnement des jeunes face aux institutions. Ils se révèlent, dans les échanges que l'on peut avoir avec eux, beaucoup plus lucides dans cette construction de lien et dans l'utilisation des mises en scène. Finalement, peut-être ce sentiment de menace qui préoccupe l'institution municipale face à sa jeunesse, permet-il aux jeunes d'avoir un avantage dans l'évaluation des positions de chacun. Cette quête perpétuelle de tranquillité publique de la part de l'institution locale tend à la focaliser sur la mise en place d'actions visant à « contenir », alors que leur effet réel est la « construction ».

53 Les jeunes montrent bien souvent qu'ils ont conscience de l'importance de l'échange et de l'accompagnement de l'institution locale. Observant ses modes de fonctionnement, ils savent alors, par leurs actions, accompagner à leur tour l'institution locale dans un apprentissage qui permette à celle-ci d'évoluer dans ses choix politiques locaux les concernant.

54 Cette réciprocité dans l'apprentissage et l'accompagnement est au cœur de la recherche dont il est ici question, la thèse étant que l'institution locale et la jeunesse, au travers de leurs interactions, développent tour à tour des positionnements d'apprenant et de transmetteur, sans pour autant en avoir vraiment conscience. Ce qui peut apparaître comme une politique de « contention » se révèle, après un certain temps d'observation, comme une véritable construction partenariale de la politique de la jeunesse, qui autorise celle-ci à prendre une place, la sienne, et non, comme le craignent trop souvent les adultes, la leur.

Conclusion

55 Si l'institution met en scène sa jeunesse, celle-ci sait aussi se mettre en scène à partir des fonctionnements qui l'entourent. Cette intelligence dans l'usage institutionnel nous montre toutes les capacités des jeunes à analyser et s'adapter aux situations rencontrées. La pratique du hip-hop peut être un exemple, et notamment le rap.

56 Si les relations entre les jeunes et les institutions locales paraissent, au premier abord, simples et structurées, elles révèlent des positionnements complexes et stratégiques. Quelle que soit la ville, lorsqu'un chercheur décide d'observer un service jeunesse, il peut se retrouver face à un espace organisé par les orientations politiques développées en direction de la jeunesse au bénéfice des pratiques juvéniles, qui peut être vu comme une mise en scène institutionnelle qui favorise une « maîtrise » des jeunes.

57 Très vite, le chercheur observe comment, à leur tour, les jeunes vont se mettre en scène pour revendiquer une reconnaissance et des espaces spécifiques correspondant à leurs besoins. Souvent, l'institution décide que la pratique juvénile devient un enjeu politique et doit être instaurée dans une relation de don, les jeunes devenant redevables de l'institution. Ceux-ci peuvent alors accepter d'entrer sur la scène créée par l'institution pour être vus. Et tandis que l'institution se rassure de voir sa jeunesse entrer dans les cadres qu'elle a conçus, les jeunes peuvent réaménager ces cadres en fonction de leurs besoins.

58 C'est à cet échange perpétuel oscillant entre réciprocité et atermoiements autoritaires entre les jeunes et les institutions qu'a voulu s'intéresser cette recherche. Alors que chaque partie croit prendre une place prédominante dans les interactions, les deux ensemble créent du lien social, installent une relative réciprocité, permettant à chacun de se former, d'évoluer et de prendre place, l'institution et les jeunes développant des pouvoirs dans un équilibre en perpétuelle construction. C'est cet équilibre fragile, analysé ici sur le territoire d'une commune de banlieue, qu'il convient de chercher à comprendre.

59 Finalement, la mise en place d'une politique de la jeunesse au sein d'une municipalité, loin de n'être que l'organisation d'un espace plus ou moins bien pensé pour les jeunes, peut avoir des conséquences inattendues, pas toujours comprises, voire perçues par les différents acteurs. Pourtant, prendre conscience de ce qui se joue dans les politiques de la jeunesse reste primordial pour éviter les constructions simplistes montrant une « jeunesse dangereuse » et pour comprendre en quoi la jeunesse est une ressource pour la société.

Annexe

Annexe : Construction d'un positionnement méthodologique

Ce travail de recherche est fondé sur l'idée que l'étude de la dynamique des échanges entre les personnes et de la signification que donnent les individus à leurs actions doit permettre de saisir le sens du jeu social qui se développe entre les jeunes et l'institution locale. Ce positionnement s'inscrit dans la démarche élaborée par l'École de Chicago, et principalement par sa troisième génération.

L'École de Chicago

L'expression « École de Chicago¹⁶ » renvoie à un ensemble de travaux de recherches sociologiques conduits entre 1915 et 1940, par des enseignants et des étudiants de l'université de Chicago. Dès les

premières années, le président Harper décide la création d'une *Graduate school* destinée à la recherche et à la formation doctorale à une époque où l'université américaine privilégie l'enseignement. L'autre innovation décisive est l'ouverture de l'université vers la vie sociale extérieure. Un trimestre d'étude durant l'été permet à une nouvelle population d'étudiants d'exister. C'est ainsi que l'université de Chicago va s'ouvrir à des personnes d'âge mûr, des travailleurs sociaux, et leur permettre de combiner vie professionnelle et vie de chercheur.

À l'origine de cette École de Chicago, on trouve d'abord Albion Small (1854-1926) qui joue un grand rôle dans l'organisation de la sociologie américaine. Son ouvrage *Introduction of the science of sociology* sera repris par Robert Park et Ernest Burgess en 1921 pour leur ouvrage d'introduction à la sociologie¹⁷. Albion Small incite ses étudiants à faire des recherches sur le terrain, par observation directe, plutôt que des réflexions théoriques « en fauteuil ».

On assiste alors à la succession de trois générations de chercheurs formant cette école de pensée, présentée ici très succinctement. De 1918 à 1933 des chercheurs comme William Thomas (1863-1947), Robert Park (1864-1944), Ernest Burgess (1886-1966) vont montrer la nécessité de comprendre un phénomène de l'intérieur. Pour comprendre un acteur, il faut pouvoir être à sa place afin de mettre en valeur sa volonté, son ambition et son objectif. Cette volonté est relayée par une méthode, l'observation participante, qui va permettre au chercheur de s'immerger dans le groupe qu'il souhaite étudier. Dans les années 1930 et 1940, une nouvelle génération de chercheurs comme Everett Hughes¹⁸ ou Herbert Blumer, s'oriente vers une perspective plus théorique dans le prolongement des pionniers de l'université comme George Herbert Mead. Dans les années 1950 et 1960, alors que la sociologie est dominée par le fonctionnalisme, les interactionnistes développent une troisième génération directement héritée de l'École de Chicago. Parmi eux, Howard Becker¹⁹, Erving Goffman²⁰ ou Anselm Strauss²¹ vont réhabiliter une sociologie qualitative avec des observations directes et personnelles faites par le sociologue sur le terrain. Ils développent des études dans les domaines des institutions, du travail et des professions, de l'art, de la déviance ou de la médecine.

L'École de Chicago offre donc plusieurs caractéristiques qui lui confèrent une place particulière dans la sociologie américaine. Ce courant de pensée, même s'il apparaît peu homogène, applique une approche théorique commune. Ce qui le distingue des recherches sociologiques précédentes est sans doute son côté empirique : les chercheurs vont essayer de produire des connaissances utiles au règlement des problèmes sociaux concrets.

Howard Becker, qui appartient à la troisième génération, explique ainsi la perspective de recherche de ce courant : « Pour comprendre la conduite d'un individu, on doit savoir comment il percevait la situation, les obstacles qu'il croyait devoir affronter, les alternatives qu'il voyait s'ouvrir devant lui ; on ne peut comprendre les effets du champ des possibilités, des sous-cultures de la délinquance, des normes sociales et d'autres explications de comportement communément invoquées, qu'en les considérant du point de vue de l'acteur²² ». On s'oriente donc vers l'étude de cas, qui va s'appuyer sur diverses techniques comme l'observation flottante²³, l'entretien formel ou informel, le témoignage ou encore l'observation participante. Ces différentes techniques sont utilisées dans mes recherches.

Un positionnement socio-ethnographique

Ce positionnement savant se construit jour après jour, en réponse aux situations rencontrées sur le terrain. « Regarder ne consiste pas seulement à être attentif, mais aussi et surtout à être inattentif, à se laisser approcher par l'inattendu et l'imprévu²⁴. » Le positionnement socio-ethnographique²⁵ est fait à la fois des cadres interprétatifs de la sociologie et des pratiques de recueil de données de l'ethnographie. Ce positionnement s'inscrit dans un courant relativement minoritaire de la sociologie, mais bien réel. En France, on le rencontre très tôt dans les travaux de Robert Hertz²⁶, sociologue de l'école durkheimienne qui va fonder ses travaux théoriques sur des matériaux ethnographiques. Quelques années plus tard, Marcel Mauss²⁷, en dispensant un enseignement marquant pour l'ethnographie, mais aussi pour l'ensemble des sciences humaines, va permettre de construire un positionnement particulier, à partir des principes élaborés par Émile Durkheim, qui sera repris par de nombreux chercheurs de disciplines diverses²⁸.

D'autres vont utiliser cette méthode. Pourtant sociologues et ethnologues s'ignorent. C'est la découverte de la traduction des travaux de la sociologie de l'École de Chicago²⁹ qui va permettre un certain soutien à ce positionnement. L'ethnographie sociologique émerge grâce aux travaux de sociologues comme Howard Becker³⁰, Anselm Strauss³¹, Erving Goffman³², Ulf Hannerz³³, Nels Anderson³⁴ et, en France, Michel Pialoux³⁵ ou Yvette Delsaut³⁶. Depuis, de nombreuses revues s'attachant aux travaux de terrain ont vu le jour ou ont élargi leur intérêt à ce genre de travaux. Il reste à noter que ce positionnement a également été utilisé par des historiens et des psychosociologues

Notes

- 1 Pierre-Luc Gravel, Angèle-Anne Brouillette, « Les politiques de la jeunesse de certains pays occidentaux. Bilan des connaissances », rapport soumis au secrétariat à la Jeunesse, Gouvernement du Québec, observatoire Jeunes et Société, novembre 2006.
- 2 Sophie Body-Gendrot, Catherine Withol de Wenden, *Sortir des banlieues. Pour en finir avec la tyrannie des territoires*, Paris, Autrement, 2007.
- 3 Véronique Bordes, *Prendre place dans la cité. Jeunes et politiques municipales*, Paris, l'Harmattan, 2007.
- 4 Jean-Paul Payet, *Collèges de banlieue : ethnographie d'un monde scolaire*, Paris, Armand Colin, 1997.
- 5 David Lepoutre, *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- 6 Pascal Duret, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF, 1996.
- 7 Alain Vulbeau, « Sociologie des inscriptions sociales de la jeunesse : sources, développements, directions », note de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, université Paris X-Nanterre, UFR SPSE, département des Sciences de l'éducation, 1999.
- 8 Jean-Claude Passeron, « L'espace mental de l'enquête (I). La transformation de l'information sur le monde dans les sciences sociales », *Enquête*, n° 1, 1995.
- 9 Véronique Bordes, *op. cit.*, p. 2.
- 10 INSEE, recensement 1999.
- 11 Lors de mon travail de recherche, j'ai pu réaliser une cartographie de ces déplacements avec le positionnement des points de stationnements des différents acteurs. J'ai aussi illustré ce parcours par un ensemble de photographies prises tout au long du déplacement.
- 12 Expression typique des personnels municipaux.
- 13 Yves Barel, *La marginalité sociale*, Paris, PUF, 1984.
- 14 Jean-Pierre Augustin, Jean-Claude Gillet, *L'animation professionnelle histoires : acteurs enjeux*, Paris, l'Harmattan, 2005.
- 15 Véronique Bordes, Alain Vulbeau, *L'Alternative jeunesse*, Ivry-sur-Seine, éditions de l'Atelier, 2004.
- 16 Yves Grafmeyer, Isaac Joseph, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1984.
- 17 Robert Parks, Ernest Burgess, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago press, 1921.
- 18 Everett Hughes, *Le regard sociologique*, Paris, EHESS, 1996.
- 19 Howard S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.
- 20 Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968.
- 21 Anselm Strauss, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié, 1992.
- 22 Howard S. Becker, « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62/63, juin 1986.
- 23 Voir François Laplantine, *La description ethnographique*, Paris, Nathan université, 1996.
- 24 Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.
- 25 Stéphane Beaud et Florence Weber, « Pour une ethnographie sociologique », postface, in *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, la Découverte 1997.
- 26 Robert Hertz, *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, PUF, 1928.
- 27 Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 1967.
- 28 Les travaux de Claude Lévi-Strauss restent influencés par Marcel Mauss, de même que ceux d'André Leroi-Gourhan, élève de Mauss qui va appliquer son enseignement pour faire évoluer la technologie.
- 29 Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago. 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001.
- 30 Howard S. Becker, *Outsiders...*, *op. cit.*
- 31 Anselm Strauss, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, l'Harmattan, 1992.
- 32 Erving Goffman, *op. cit.*
- 33 Ulf Hannerz, *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Minuit, 1983.
- 34 Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993.
- 35 Stéphane Beaud, Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999.
- 36 Yvette Delsaut, « Le double mariage de Jean Célisse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4, 1976.

Pour citer cet article

Référence électronique

Véronique Bordes, « Les effets d'une politique municipale sur les déplacements des jeunes. Une approche socio-ethnographique », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°4 | Automne 2007, mis en ligne le 28 mars 2008, consulté le 27 août 2015. URL : <http://sejed.revues.org/1953>

À propos de l'auteur

Véronique Bordes

Centre de recherche Éducation et formation (cref)/université Paris X-Nanterre

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

Observer les interactions qui naissent entre un groupe social, les jeunes, et des espaces, la ville et son organisation politique, permet de comprendre les effets d'une politique locale en direction de la jeunesse sur les déplacements des jeunes dans l'espace public. Les stratégies développées par les acteurs contribuent à un réajustement constant des relations que les interactions permettent d'équilibrer. Si, d'un côté, les décisions politiques obligent les jeunes à changer leurs habitudes, de l'autre, cette adaptation de la jeunesse entraîne des changements dans la politique. L'espace urbain joue, alors, le rôle de scène où apparitions et disparitions témoignent de cet équilibre qui se construit jour après jour entre les jeunes et le pouvoir municipal.

The effects of a local policy on how the young move about the town. A socio-ethnographic approach

Observing the interactions between a social group : the young people, and spaces : the city and its political organisation, makes it possible to understand the impact of a local policy towards youth on their ways of moving in public space. The strategies developed by each actor contribute to a constant readjustment of relations throughout interactional balance. If, on one side, political decisions oblige the young people to change their practices, on the other side, this adaptation of youth involves changes in policy. Urban space then plays the role of a scene where appearings and disappearings testifies that this balance is being built day after day between the young people and the local authority.

Los efectos de una política local en los desplazamientos de los jóvenes. Enfoque socio-etnográfico

Observar las interacciones que nacen entre un grupo social (los jóvenes) y los espacios (la ciudad y su organización política), permite comprender los efectos de una política local de la juventud sobre los traslados de los jóvenes en el espacio público. Las estrategias desarrolladas por los actores contribuyen a reajustar constantemente las relaciones que las interacciones permiten equilibrar. Aunque, por un lado, las decisiones políticas obligan a los jóvenes a cambiar sus hábitos, por el otro, esta adaptación de la juventud implica cambios en la política. El espacio urbano juega así el papel de escenario, donde las apariciones y desapariciones ponen de manifiesto este equilibrio que se construye día tras día entre los jóvenes y el poder municipal.

Entrées d'index

Mots-clés : jeunes, espace public, politique locale, déplacements

Keywords : youth, public space, local policy, displacements

Palabras claves : espacio público, política pública, traslados, jóvenes